

## **ENDURER L'ABANDON**

Même nos repos peuvent être violents, de vrais travaux de forçat et avec la même

emprise. Ouvrir la main et laisser glisser l'impossible en terre. Et ainsi, vivre. Repos ou travail, ainsi vivre. Dans le repos de ce qui ne me revient pas, amoureuse du lointain de la terre profonde où la vie fait la vie, dans la célébration de ce qui advient, vivre tout le jour.

Comme la graine abandonnée en terre, me laisser enfin vivre, m'abandonner à l'abandon.

Il n'y a pas à dessiner l'arbre aux oiseaux. Il n'y a pas à savoir le chemin qui va à l'épi. Il n'y a pas à envoyer les invitations aux oiseaux. Les oiseaux viendront. Aimer le ciel qui les attend, danser dedans.

Endurer l'abandon. Explorer ce geste comme un paysage qui n'a pas de fin, un paysage sans prison. L'endurer, le regarder en face jusqu'à le rendre humain.

Vous m'aviez accueillie très poliment, toute votre personne tenue par un imposant fauteuil, un peu hésitante, comme si vous cherchiez dans votre mémoire de vieille jeune fille la règle de savoir-vivre appropriée à ce type de rencontre. Vous me lanciez de temps en temps de petits éclairs de regards, avec dedans de minuscules points d'interrogation, photographiant mon visage pour ensuite en méditer intérieurement la géographie, yeux baissés, et y déchiffrer des indices qui vous auraient éclairée sur la marche à suivre. Et plus vous me regardiez pour savoir où aller, moins je savais, moi non plus, ce que nous étions censées dire ou faire ni par quel bout nous libérer de cette perplexité. Comme en montagne quand le chemin d'un coup se brouille, devient illisible, je ne voyais aucune route accessible, ni même une vague direction à prendre, et rien ne me venait sauf attendre que vous éclaircissiez vous-même la voie avec votre flamme à vous – mais, sans pourtant aucun obstacle apparent, elle était si noyée de voiles que je ne distinguais rien dans son halo incertain et flou.

Il y avait tant d'hésitation ouverte dans votre regard que je renonçais un à un aux mots qui me venaient, trop brutaux, trop consistants, comme si j'entreprenais un trop grossier chantier pour votre âme trop peu cachée et que je risquais de l'atteindre sans le vouloir et de la blesser.

Je vous écoutais hésiter, tout ce possible engouffré d'un coup dans votre chambre quadrillée de protocoles, dans vos heures toutes décidées, dans votre corps paramétré, entre ces murs saturés de répétitions, phrases du matin et phrases du soir toujours les mêmes, soudain ce possible de dire et de se taire, par où on veut, et dire quoi et taire quoi, d'ouvrir ou de clore la rencontre, le regard, le cœur, mais par où commencer, dans cette chambre si policée la vie d'un coup qui apparaît comme un champ de bataille, émiettée, quel morceau ramasser et comment le donner à voir pour ce qu'il est, le reste d'un monde, comment faire entendre le chant de ce monde pourtant, si clair encore au-dedans, juste une misérable miette, comment ? ou alors il faudrait se

rapprocher, franchir avec nos corps l'espace que pour l'instant nous laissons intouché prudemment entre nous, nous tenant chacune au large, et à l'ombre de l'autre réchauffer sa vie en silence, ou avec des mots de presque rien qui laisseraient le temps. Le temps de reprendre corps pour qu'enfin la parole revienne d'où elle s'est perdue.

Enfin, une parole est venue. Vous m'avez regardée, vous avez pris votre courage à deux mains, hésitante et décidée, et vous m'avez dit, soigneusement : « Je vous demanderais bien de l'aide... mais quelle aide ? »

Regarder, ouvrir les yeux.

Ramasser, prendre avec sa main.

La graine impossible.

La confier à la terre, toute petite. Ensemble.

Semer au creux de la terre profonde l'impossible graine du jour.

Ensemble.

Et ensemble regarder le ciel vide tout le temps qu'il faut, appuyées sur la terre profonde où la vie se fait et on ne sait pas comment.

Plus tard, un jour qu'on ne saura pas, nous offrirons nos branches aux oiseaux.